

## A la recherche du temps passé...

### ***Au temps de Félix Faure, une amazone comtoise à l'Élysée*** **(Archives secrètes de la police-Ed.L'Iconoclaste-2009)**

La mort de Félix Faure, président de la République, dans les bras d'une grande courtisane, Marguerite Steinheil, n'a pas traumatisé les Français ni davantage encouru leur réprobation. Le peuple était tolérant avec la vie privée de ses meneurs, prompt à en rire plutôt qu'à les en blâmer. Il était, en revanche, sans pitié avec ceux qui s'enrichissaient indûment et le malheureux Grévy paiera cher la corruption de son gendre. Mais les histoires de midinettes, cousettes et autres mondaines amusaient l'opinion qui y voyait moins d'hypocrisie que sous le régime impérial, avec ses grandes amazones, Cora Pearl, la Païva et tant d'autres, obscures et sans grade de la fête impériale, ses aventuriers comme Morny, voire l'Empereur lui-même, tous habiles à défrayer la chronique mondaine, dans le silence complice de l'Église, pilier du régime.

La République ne mêlera pas les genres. L'opinion n'en voudra pas aux dignitaires de leurs frasques ou d'une vie privée hors normes. Gambetta n'encourra pas la critique pour sa liaison passionnée avec Léonie Léon qui refusera toujours de l'épouser pour ne pas apparaître intéressée. Félix Faure, mort dans le palais de l'Élysée en pleine épectase, restera pour les Français un grand président, promoteur de l'alliance russe qui sauve la France, en 1914 et, à ce titre, Paris lui offrira une avenue et une station de métro.

On rit, en France, de ces bonnes histoires. On continue même de tourner des films, comme vient de le faire FR3, quitte à en faire un vrai navet. Car, on peut ressasser jusqu'à la fin des temps la bonne plaisanterie de l'huissier de l'Élysée, à la recherche d'un prêtre pour confesser « le président qui n'a plus sa connaissance »<sup>4</sup>. Encore faut-il, tant soit peu, respecter les hommes et les événements. Or ce film est mauvais dans sa distribution, la forte stature de Félix Faure n'ayant rien à voir avec l'acteur courtaud qui l'incarne dans des scènes de commis-voyageur. Quant au scénario, il rappelle, bien sûr, la scène de l'huissier qui se précipite sur le trottoir du faubourg Saint-Honoré, mais ne souffle mot de celui qui court répondre aux cris venus du bureau du Président, ouvre la porte et détaille en lançant : « Une femme à genoux, nom d'une pipe! » On ne dit mot de l'affaire Dreyfus qui divise la France, face à un Félix Faure, imperturbable dans son refus d'une révision du procès.

On s'en tient à l'affaire d'alcôve et, si ce devait être le cas, on aurait apprécié l'évocation des deux affaires Steinheil, celle de l'Élysée et de la mort de Félix Faure, celle aussi de 1908, dite de l'impasse Ronsin, plus intéressante sur le plan criminel, car elle reste une grande énigme dont les archives de police ne donnent pas la clé.

<sup>4</sup>Cf - *La maîtresse du président* - FR3 1.11.09

- 19 -

Le film de FR3 est décidément bien lacunaire, qui ne souffle mot des origines de Marguerite Steinheil. Il ne dit pas que « Meg » était née Japy, dans le Pays de Montbéliard, d'une famille qui, à sa naissance (1869) avait fondé la première entreprise du département, avec plus de 5.000 ouvriers. Il ne dit mot des déboires amoureux de « Meg » qui s'éprend d'un souslieutenant, refusé par ses parents, pour se marier avec un peintre sans notoriété, Alfred Steinheil. « Meg » qui a du caractère et du charme comprend très vite qu'elle devra subvenir à ses besoins. Commence, alors, une vie agitée, avec des amants qui deviendront vite des clients. Figure dans la brochette un magistrat auquel elle rendra visite pendant les grandes manoeuvres

où il sert comme officier et qui sera juge d'instruction de son procès d'assises... Et c'est là qu'elle est présentée au président de la République, Félix Faure.

Au demeurant, le mari tolère les frasques de son épouse et même semble y trouver quelque intérêt. C'est l'épisode de l'Élysée. Mais ce ne sera pas le cas dans la maison de l'impasse Ronsin, à Paris, en 1908, sur laquelle les archives de police donnent un éclairage, mais non la clé de l'énigme. Ce soir là, « Meg » reçoit au domicile conjugal un amant ou, plus sûrement, un client. Que se passe-t-il ? La police découvre, le lendemain, « Meg »

bâillonnée et ligotée sur un lit de fer, alors que gisent les cadavres de son mari et de sa mère. Elle est inculpée d'homicide et renvoyée aux assises où elle se présente tout de noir vêtue, en veuve éplorée, mais encourt la peine de mort. Pour autant, il n'y a pas de preuve et, dans le doute, elle est acquittée.

Que s'est-il passé, impasse Ronsin ? Les archives de police évoquent une rixe dans la maison d'Alfred Steinheil, provoquée, sans doute, par un dignitaire de la République, client de « Meg », qui se serait heurté au mari, pour une fois vindicatif, ou des agents des services secrets venus récupérer des dossiers que « Meg » s'appêtait à publier sur la mort de Félix Faure. Dans les deux cas, le préfet de police, Louis Lépine, vieux briscard de la PJ, fidèle à la Grande maison avant de l'être de la Justice, aurait envoyé ses limiers, impasse Ronsin, pour prélever tous les indices compromettants si bien que la PJ fera chou blanc et préparera l'acquittement de « Meg .»

Comme la Païva, « qui paye y va », épouse en fin de vie d'un hobereau prussien, Marguerite Steinheil finira sa vie avec un lord anglais... en 1954, à quatre-vingt-cinq ans.